

Libretto

CECIL SCOTT FORESTER

RETOUR
À BON PORT

Les aventures de Horatio Hornblower, V

roman

Traduit de l'anglais par

LOUIS GUILLOUX

et

RENÉ ROBERT

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE
MICHEL LE BRIS

Titre original :
The Happy Return

© Mrs Dorothy Forester.
Première édition : 1937.

*Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit des traducteurs n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.*

© Éditions Phébus, Paris, 1989, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-078-8

Né en 1899 au Caire, où son père était officier dans l'armée égyptienne, Cecil Scott Forester passe son enfance en Orient. Envoyé en Angleterre à l'Alley's School puis au Dulwich College, les souvenirs qu'il y laisse sont ceux d'un enfant « trop rêveur et rebelle ». Quant à ses études de médecine entreprises au Guy's Hospital, elles tournèrent vite court, Forester étant déjà trop pris par ses collaborations à diverses revues littéraires. À vingt ans, il achète un bateau et sillonne les océans. C'est là qu'il acquiert l'expérience de la mer qui donnera plus tard aux aventures de Hornblower leur ton inimitable et leur vivacité. Un premier roman, écrit à vingt-quatre ans, connaît d'emblée le succès. En 1937, il inaugure la saga Hornblower, considérée aujourd'hui comme un classique de la littérature maritime. Cecil Scott Forester est mort en 1966.

LE CAPITAINE

L'aube s'était levée depuis peu lorsque le capitaine de frégate Hornblower gagna le gaillard d'arrière de la *Lydia*. Bush, premier lieutenant, était officier de quart ; il salua le capitaine mais ne lui parla pas ; au cours d'un voyage qui durait depuis sept mois sans qu'ils eussent touché terre, il avait appris à connaître ce qui plaisait à son capitaine et ce qui ne lui plaisait pas. Pendant cette première heure de la journée, il ne fallait pas lui parler, ni interrompre le cours de ses pensées.

Conformément aux ordres – qu'un voyage d'une si incroyable longueur avait consacrés et transformés en tradition –, Brown, le patron du canot du capitaine, avait veillé à ce que le côté au vent de la dunette soit briqué et sablé à la pointe du jour. Bush et l'aspirant qui l'accompagnait se retirèrent vers le côté sous le vent dès qu'ils aperçurent Hornblower, et celui-ci commença aussitôt sa promenade quotidienne d'une heure, le long des sept mètres de pont sablés à son intention. Sa marche était limitée d'un côté par les flasques des caronades du gaillard ; de l'autre, par la rangée de chevilles à boucle fixées dans le pont pour l'assujettissement des palans d'affût des caronades ; la partie du pont où le capitaine avait coutume de prendre son heure d'exercice chaque matin n'avait donc qu'un mètre cinquante de large sur sept mètres de long.

Hornblower faisait les cent pas sans interruption. Bien qu'il fût entièrement perdu dans ses pensées, ses subordonnés savaient par expérience que son instinct de marin était en éveil ; d'une façon subconsciente son esprit enregistrait l'ombre des manœuvres sur le pont, et le toucher de la brise sur sa joue, si bien que la plus légère inattention de la part du quartier-maître à la roue du gouvernail provoquait une réprimande acerbe d'Hornblower¹, d'autant plus acerbe qu'il avait été dérangé pendant cette heure de promenade – la plus importante de la journée. Il était également conscient, sans y avoir attaché spécialement son attention, de tous les éléments essentiels qui présidaient aux conditions de navigation. À son réveil, il avait vu, de son cadre, par un coup d'œil machinal au compas renversé, juste au-dessus de sa tête, que la route du navire était nord-est, comme elle l'était depuis trois jours. Au moment où il avait pris pied sur le pont, son instinct avait noté que le vent était d'ouest, et tout juste assez fort pour donner au navire la vitesse nécessaire pour gouverner, bien que toutes les voiles fussent dehors y compris les cacatois ; que le ciel était d'un bleu immuable et la mer d'un calme presque absolu, avec une houle longue et paisible sur laquelle la *Lydia* s'élevait et plongeait avec une parfaite régularité.

La première pensée consciente du capitaine fut que le matin, le Pacifique – dont la teinte bleu foncé près du bateau devenait argent à l'horizon – ressemblait à un blason héraldique argent et azur ; puis il sourit à demi parce que cette comparaison lui venait à l'esprit chaque matin depuis quinze jours. Après cette pensée et ce sourire, son esprit se remit au travail, d'une manière rapide et régulière. Il regarda les hommes qui briquaient les passavants ; sur le pont princi-

1. Louis Guilloux préférait dire « d'Hornblower », qui selon lui sonnait mieux en français... ce que l'on a maintenu tout au long de la traduction. (NdÉ)

pal, il pouvait voir une autre équipe occupée au même travail. Les hommes parlaient sur un ton tranquille ; deux fois, il entendit rire. C'était bon signe. Il était peu probable que des gens capables de parler et de rire de cette façon fomentassent une révolte ; Hornblower pensait beaucoup à cette possibilité depuis quelque temps. Sept mois en mer avaient presque épuisé les provisions de bord. Une semaine auparavant, il avait ramené la ration quotidienne d'eau à un litre et demi par jour, et un litre et demi par jour était à peine suffisant pour des hommes vivant de viande salée et de biscuit de mer, par dix degrés de latitude nord ; surtout qu'après un séjour de sept mois dans les tonneaux, l'eau grouillait de choses vertes et vivantes.

Une semaine auparavant également les dernières gouttes de jus de citron avaient été distribuées ; il faudrait compter avec le scorbut dans moins d'un mois, et il n'y avait pas de médecin à bord, puisque Hankoy était mort au large du cap Horn : alcool et syphilis. Depuis un mois, le tabac était distribué parcimonieusement, à raison d'une demi-once par semaine ; Hornblower se félicitait maintenant de s'être chargé seul de la question du tabac. S'il n'avait pas agi ainsi, ces insoucians stupides auraient épuisé toute leur provision, et des hommes privés de tabac étaient des hommes sur lesquels on ne pouvait plus compter. Il savait que ses marins se souciaient plus du manque de tabac que du manque de combustible pour la cuisine, qui l'obligeait pourtant à leur donner leur ration de porc salé à peine amené à ébullition dans l'eau de mer.

Cependant le manque de tabac, d'eau et de bois n'était pas aussi dramatique, à beaucoup près, que le manque imminent de grog. Il n'avait pas osé réduire la ration quotidienne, et il n'y avait plus de rhum que pour dix jours. Si parfait qu'il fût, un équipage privé de sa ration de rhum n'était plus sûr. Ils étaient dans les mers du Sud et il n'y avait pas d'autre

bateau anglais à moins de deux mille milles ; quelque part vers l'ouest étaient les Îles merveilleuses, où les femmes sont belles, et où il n'est pas nécessaire de travailler pour vivre. Une vie oisive et heureuse était à leur portée. Il se trouverait bien dans l'équipage un drôle mieux renseigné que les autres pour les mettre au courant. Ils n'y attacheraient pas d'importance dans l'instant ; mais plus tard, privés de leur satané grog de midi, les hommes seraient prêts à l'écouter. Depuis que l'équipage du *Bounty* s'était mutiné, séduit par les charmes du Pacifique, le capitaine de tout bateau de Sa Majesté Britannique que son devoir amenait dans ces parages était hanté par cette peur.

Hornblower, arpentant le pont, regarda de nouveau attentivement l'équipage. Sept mois en mer, sans toucher terre une seule fois, lui avaient offert une occasion admirable de discipliner les hommes et de faire des marins de cette bande de gibiers de potence et de matelots enrôlés de force ; mais ils avaient été trop longtemps sans distractions. Plus vite ils atteindraient la côte du Nicaragua, mieux cela vaudrait. Un petit tour à terre distrairait les hommes et ils auraient de l'eau et de la nourriture fraîche, et du tabac, et de l'alcool. L'esprit d'Hornblower se mit à réexaminer les calculs qu'il venait de faire au sujet de la position du navire. Il était certain de la latitude ; et les observations lunaires faites la nuit précédente avaient paru confirmer les indications de longitude données par les chronomètres, bien qu'il semblât incroyable que l'on pût encore compter sur les chronomètres après un voyage de sept mois. Probablement à moins de cent milles, et au maximum à trois cents, se trouvait la côte Pacifique de l'Amérique centrale. Crystal, le maître de navigation, avait hoché la tête d'un air de doute devant l'assurance d'Hornblower ; mais Crystal était un vieux sot, bon à rien en tant que navigateur. Quoi qu'il en fût, on saurait dans deux ou trois jours qui avait raison.

Aussitôt l'esprit d'Hornblower en vint à un autre problème : comment passer les deux ou trois jours suivants ? Il fallait tenir les hommes en haleine. Rien de tel que de longues journées de désœuvrement pour faire naître la mutinerie. Hornblower n'avait jamais redouté la mutinerie pendant les dix semaines de tempêtes qu'il avait essuyées en contournant le cap Horn. Pendant le quart de huit heures à midi, il ferait le branle-bas de combat ; il exercerait les hommes au canon, cinq coups par canon. Le déplacement d'air ferait peut-être tomber le vent pendant un certain temps, mais tant pis. Ce serait sans doute la dernière occasion avant que les canons n'entrent en action pour de bon.

Un autre calcul se fit dans l'esprit d'Hornblower. Cinq coups par canon, cela représentait plus d'une tonne de poudre et de boulets. La *Lydia* était déjà bien légère, avec presque toutes ses provisions épuisées. Hornblower essaya de se représenter la cale de la frégate et la situation des soutes. Il était temps qu'il s'occupât à nouveau de l'arrimage. Après le dîner des hommes, il mettrait le canot de portemanteau à la mer, et ferait le tour du navire. La *Lydia* devait être un peu sur cul, pensait-il. On pourrait remédier à cela demain en remettant les deux caronades numéro un à leur place d'origine sur le gaillard d'avant. Et comme il faudrait diminuer de voile pendant qu'il serait dans le canot, pourquoi ne pas faire les choses jusqu'au bout et donner à Bush carte blanche pour exercer l'équipage dans la mâture ? Bush avait une passion pour cette sorte de matelotage, comme il sied très bien à un premier lieutenant. L'équipage pourrait battre aujourd'hui son record précédent : onze minutes cinquante et une secondes pour guinder les mâts de hune et vingt-quatre minutes sept secondes pour hisser toutes les voiles, mâts de hune calés. Ni l'un ni l'autre de ces temps – Hornblower en cela était d'accord avec Bush – n'étaient aussi bons qu'ils auraient pu l'être, à beaucoup près ; bien des navires avaient

établi de meilleurs temps – du moins leurs capitaines le prétendaient-ils.

Hornblower s'aperçut que le vent avait légèrement fraîchi, assez pour que le grément murmurât. À sentir la brise sur son cou et sa joue, il conclut qu'elle s'était déplacée vers l'arrière d'un quart, ou peut-être de deux. Au moment où son esprit enregistrerait ces observations, et alors qu'il se demandait combien de temps Bush mettrait à s'apercevoir du changement, il entendit l'appel du quart. Clay, le jeune aspirant du gaillard d'arrière, hurlait comme un possédé. Sa voix avait mué depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre ; il commençait à apprendre à s'en servir convenablement, au lieu de pousser alternativement des petits cris aigus et des croassements. Toujours sans regarder ce qui se passait, et sans cesser d'arpenter le gaillard, Hornblower écoutait la succession de bruits familiers que faisaient les hommes de quart en se précipitant à l'arrière vers les bras. Un claquement et un cri lui apprirent qu'Harrison, le maître de manœuvre, avait appliqué un coup de canne sur la croupe d'un marin malchanceux ou traînard. Harrison était un bon marin, mais il avait tendance à abuser de la canne sur les croupes rebondies. Tout homme dont le pantalon était bien plein se trouvait exposé à se faire zébrer le derrière pour cette seule raison ; surtout si son travail l'obligeait malencontreusement à se pencher en avant lorsque Harrison passait près de lui.

La méditation du capitaine au sujet de cette faiblesse d'Harrison avait duré presque tout le temps nécessaire à l'orientation des voiles ; comme cette manœuvre se terminait, Harrison hurla : « Amarrez ! » et les hommes de quart s'en retournèrent en groupe à leurs occupations précédentes. La cloche piqua sept heures trente. Hornblower avait prolongé sa promenade bien au-delà de l'heure habituelle, et il s'aperçut que la sueur lui picotait agréablement la peau. Il se dirigea vers l'endroit où Bush se tenait, près de la barre.

– Bonjour Bush!

– Bonjour capitaine, répondit Bush, exactement comme s'il n'avait pas vu Hornblower se promener de long en large à quatre mètres de lui pendant une heure et quart.

Hornblower regarda l'ardoise qui portait les indications du loch pour les dernières vingt-quatre heures; il n'y avait rien de particulier; le lancement du loch, d'heure en heure, avait donné des vitesses de trois nœuds, quatre nœuds, etc., tandis que le renard indiquait que le navire avait réussi à maintenir sa route au nord-est pendant toute la journée. Le capitaine sentit que son premier lieutenant le regardait longuement et avec insistance; il savait que Bush brûlait de lui poser des questions. Il n'y avait qu'une seule personne à bord qui connût la destination du navire; c'était le capitaine. Il avait quitté l'Angleterre avec des instructions secrètes. Quand il avait ouvert l'enveloppe par trente degrés de longitude nord et vingt degrés de latitude ouest, conformément aux instructions reçues, et qu'il avait pris connaissance des ordres, il n'avait pas cru bon d'en faire part même au premier lieutenant. Pendant sept mois le lieutenant Bush était parvenu à s'abstenir de poser des questions, mais il était clair que l'effort commençait à lui peser.

– Hum, hum, fit Hornblower sans se compromettre.

Sans un mot, il accrocha l'ardoise, descendit l'échelle et regagna sa cabine.

Il était regrettable que Bush fût ainsi tenu à l'écart, mais Hornblower s'était abstenu de discuter de ses ordres avec lui non parce qu'il avait peur que Bush parlât trop, mais parce qu'il craignait de trop parler lui-même. Lorsqu'il s'était embarqué comme capitaine pour la première fois, cinq ans auparavant, il avait donné libre cours à sa loquacité naturelle, et son premier lieutenant à l'époque en était arrivé à abuser de la licence qui lui était accordée, au point qu'Hornblower ne pouvait plus donner un ordre sans le voir discuté.

Pendant sa mission précédente, il avait tenté de maintenir ses discussions avec son premier lieutenant dans les limites ordinaires de la politesse, et il s'était aperçu que lui-même était incapable de rester dans ces limites : il ne cessait d'ouvrir la bouche et de parler plus qu'il ne fallait, ce qu'il regrettait par la suite. Il avait commencé ce voyage-ci fermement résolu – tel un buveur qui n'ose se risquer à boire de peur de boire trop – à ne rien dire de plus à ses officiers que ce qu'exigeait le service courant ; et sa résolution avait été renforcée par le fait que les ordres insistaient sur la nécessité du secret absolu. Il avait tenu bon pendant sept mois, devenant chaque jour un peu plus silencieux à mesure qu'il prenait davantage conscience de ce que la situation avait d'anormal. Dans l'Atlantique, il avait quelquefois parlé du temps avec Bush. Maintenant, dans le Pacifique, il consentait seulement à s'éclaircir la voix.

La cabine où se trouvait sa couchette était une toute petite pièce séparée de la cabine principale par une cloison. Un canon de 18 en occupait la moitié ; la place restante était presque remplie par le cadre du lit, son bureau et son coffre. Son garçon, Polwheal, installait son rasoir et son plat à barbe sur une console, au-dessous d'un petit bout de miroir fixé dans la cloison ; il y avait tout juste assez de place pour eux deux. Polwheal s'aplatit contre le bureau pour permettre à son capitaine d'entrer. Il ne dit rien, car Dieu merci Polwheal était un homme de peu de mots. C'est pourquoi Hornblower l'avait choisi – il devait lui-même se méfier de son péché mignon, le bavardage, même vis-à-vis des domestiques.

Hornblower enleva sa chemise et son pantalon mouillés de sueur, et se rasa nu devant son miroir. Le visage qu'il y voyait n'était ni beau ni laid, ni vieux ni jeune. Deux yeux bruns mélancoliques, un front suffisamment haut, un nez suffisamment droit ; une bouche à laquelle vingt ans de mer avaient donné un dessin ferme. Les cheveux bruns aux boucles ébou-

riffées commençaient à s'éclaircir, et faisaient paraître le front encore un peu plus haut, ce qui était pour Hornblower une source d'irritation, car la perspective de devenir chauve lui déplaisait beaucoup. Cela lui rappela son autre souci, et il regarda son corps nu. Il était mince et bien musclé ; un corps bien sympathique, en somme, quand il se redressait pour ne pas perdre un pouce de ses six pieds. Mais vers l'endroit où se terminaient ses côtes, on ne pouvait nier la présence d'un petit ventre arrondi qui commençait à dépasser la ligne des côtes et des os iliaques. Hornblower détestait, avec une violence rare chez les gens de sa génération, l'idée de grossir ; il haïssait la pensée que son corps mince à la peau si douce pourrait être déformé en son milieu par ce renflement disgracieux ; voilà pourquoi cet homme naturellement indolent et qui avait la routine en horreur se contraignait à faire chaque matin cette promenade sur le gaillard d'arrière.

Sa barbe faite, il posa le rasoir et le blaireau – que Polwheal nettoierait et rangerait – et Polwheal lui mit sur les épaules une vieille robe de chambre en serge déchirée. Le steward le suivit le long du pont jusqu'à la pompe d'étrave, le débarrassa de sa robe de chambre et se mit à pomper, pendant que son capitaine pivotait lentement et solennellement sous ce flot d'eau de mer. Quand la douche fut terminée, Polwheal remit la robe de chambre sur ses épaules dégouttantes d'eau et le suivit jusqu'à la cabine. Une chemise de toile propre, usée mais soigneusement raccommodée, et un pantalon blanc étaient préparés sur la couchette. Hornblower s'habilla et Polwheal l'aida à passer sa tunique bleue, usée elle aussi, aux galons décolorés, et lui tendit son chapeau. Tout cela sans qu'une parole fût prononcée, tant Hornblower était bien parvenu à s'imposer cette discipline de silence. Et lui qui haïssait la routine y avait tant fait appel, pour se sauver du bavardage, qu'au moment où il mit le pied sur le pont, huit heures sonnaient, comme cela se produisait tous les matins.

– Faut-il appeler les hommes pour qu'ils assistent à la punition, capitaine? demanda Bush la main au chapeau.

Hornblower fit un signe d'acquiescement. Les sifflets des seconds maîtres entrèrent en action.

– Tous les hommes sur le pont pour assister à la punition! hurla Harrison sur le pont principal.

Et les hommes émergèrent des mille recoins du bateau pour se mettre en ligne à l'endroit habituel.

Rigide, Hornblower se plaça près de la lisse du gaillard d'arrière, avec un visage de pierre. Le fait qu'il considérait les châtiments corporels comme une besogne répugnante, qu'il détestait les ordonner et redoutait d'en être témoin le remplissait de honte. Les deux ou trois mille fustigations auxquelles il avait assisté pendant les vingt dernières années n'étaient pas parvenues à l'endurcir; il avait douloureusement conscience d'être beaucoup plus mou aujourd'hui qu'à dix-sept ans, lorsqu'il était aspirant. Mais il n'y avait pas eu moyen d'éviter que l'on châtiât la victime de ce matin. C'était un Gallois appelé Owen qui n'avait jamais pu s'empêcher de cracher sur les ponts. Bush, sans en parler à son capitaine, avait juré qu'il le ferait fouetter à chaque faute, et Hornblower devait nécessairement confirmer cette décision, et soutenir son officier au nom de la discipline, bien qu'il doutât fortement qu'un homme que la crainte d'être fouetté n'empêchait pas de cracher sur les ponts pût tirer bénéfice de la fustigation même.

Heureusement, l'affaire fut vite réglée. Les contremaîtres attachèrent Owen, nu jusqu'à la ceinture, aux haubans de grand mât et tapèrent ferme pendant que le tambour battait. Owen, contrairement au commun des matelots, hurlait de douleur lorsque le chat à neuf queues mordait dans ses épaules; il dansait de façon grotesque, ses pieds nus battant le pont. Jusqu'à ce qu'à la fin des deux douzaines de coups, il restât suspendu par les poignets, immobile et muet.

Quelqu'un versa un seau d'eau sur lui, et on le descendit rapidement.

– Faites déjeuner les hommes, Bush, dit Hornblower d'un ton sec.

Il espérait que le hâle des tropiques le faisait paraître moins pâle qu'il ne se sentait l'être. En fait de distraction avant le déjeuner, fouetter un simple d'esprit n'était pas de son goût, et il était malade d'indignation de n'être ni assez énergique pour empêcher cela ni assez ingénieux pour sortir du dilemme dans lequel la décision de Bush l'avait enfermé.

Sur le gaillard d'arrière, la ligne des officiers se rompit. Gérard, deuxième lieutenant, releva Bush. Le bateau ressemblait à une mosaïque magique : il formait un dessin géométrique ; quelqu'un brouillait tout, et à l'instant un nouveau dessin ordonné se recomposait.

Hornblower descendit dans sa cabine où Polwheal avait préparé son déjeuner.

– Café, capitaine, dit Polwheal, et burgoo.

Hornblower se mit à table ; après sept mois en mer, toutes les bonnes choses étaient mangées depuis longtemps. Le café était de l'extrait de pain brûlé, et tout ce que l'on pouvait dire en sa faveur, c'est qu'il était sucré et chaud. Le burgoo était une pâtée salée d'apparence innommable, composée de miettes de biscuits écrasés et de bœuf salé et haché. Hornblower mangeait distraitement. De sa main gauche, il tapait un biscuit sur la table afin de persuader les charançons de l'abandonner avant l'instant où il aurait fini son burgoo.

Tandis qu'il mangeait, les bruits du bateau l'environnaient. Chaque fois que la *Lydia* roulait ou tanguait légèrement en atteignant la crête de la houle qui la soulevait, la charpente tout entière craquait doucement à l'unisson. Au-dessus de sa tête, Hornblower entendait le bruit des pieds chaussés de Gérard arpentant le gaillard d'arrière, et quelquefois un bruit de pieds nus et calleux, lorsqu'un membre de l'équipage passait

rapidement. De l'avant parvenait le grincement métallique, régulier et monotone des pompes vidant l'eau de la cale. Mais tous ces bruits étaient passagers et momentanés ; il y en avait un autre, constant et si régulier que l'oreille s'y accoutumait et ne le remarquait que lorsque l'attention s'y portait particulièrement, le bruit de la brise dans les innombrables cordages du gréement. C'était un chant d'une extrême légèreté, fait de mille notes aiguës et de leurs harmoniques, mais on pouvait l'entendre de tous les points du navire, transmis des porte-haubans aux poutres en même temps que le craquement lent et régulier de la charpente.

Hornblower termina son burgoo et se prépara à manger le biscuit qu'il avait tapé sur la table. Il le regarda sans bienveillance, mais sans colère ; c'était une nourriture bien maigre pour un homme, et en l'absence de beurre – le dernier tonneau avait ranci le mois précédent – il lui faudrait arroser chaque bouchée si sèche d'une petite gorgée de café de pain brûlé. Mais avant qu'il ait pu y mettre la dent, un cri frénétique le fit rester immobile, le biscuit à mi-chemin de la bouche.

– Terre ! entendit-il. Holà du pont ! terre à deux quarts par bâbord !

C'était la vigie dans la hune de misaine hélant le pont.

Hornblower, assis là, le biscuit en l'air, écoutait le remueménage et l'agitation sur le pont ; chacun allait être follement excité à la vue de la terre, la première terre depuis trois mois, à l'issue d'un voyage dont la destination n'était pas connue. Lui-même était en alerte. Ce n'était pas seulement l'émotion toute proche de découvrir s'il avait fait un bon atterrissage, c'était aussi la pensée que dans moins de vingt-quatre heures, peut-être, il serait engagé à fond dans la mission que lui avaient confiée les lords de l'Amirauté. Il s'aperçut que son cœur battait plus vite. Il avait une folle envie de suivre son premier mouvement et de se précipiter sur le pont, mais

il se retint. Il avait encore plus envie de paraître parfaitement sûr de lui et imperturbable aux yeux des officiers et de son équipage – et ce n'était pas uniquement pour satisfaire sa vanité. Plus on avait de considération pour le capitaine, mieux cela valait pour le bateau. Il s'obligea à adopter une attitude de calme parfait, et lorsque l'aspirant Savage frappa à la porte et bondit dans la cabine, Hornblower, les jambes croisées, sirotait son café d'un air indifférent.

– Le lieutenant Gérard m'a envoyé vous dire que la terre est en vue par bâbord avant, mon capitaine, lâcha Savage, presque incapable de rester immobile, tant il subissait la contagion de l'excitation générale.

Hornblower se força à boire une petite gorgée de café avant de répondre, lentement et posément.

– Dites au lieutenant Gérard que je vais monter sur le pont dans quelques minutes, quand j'aurai terminé mon déjeuner.

– Bien... bien, capitaine.

Savage sortit de la cabine comme une flèche ; ses grands pieds maladroits firent un vacarme épouvantable dans l'escalier.

– Savage ! Savage ! hurla le capitaine.

La bonne grosse figure, ronde comme une lune, réapparut dans l'encadrement de la porte.

– Vous avez oublié de fermer la porte, dit Hornblower froidement, et je vous prie de ne pas faire tant de bruit dans l'escalier.

– Bien, capitaine, répondit Savage, décontenancé.

Hornblower était content de lui. Satisfait, il se caressa le menton et se remit à siroter son café, mais fut incapable de manger son biscuit. Il tambourina la table de ses doigts pour essayer de faire passer le temps plus vite. Il entendit le jeune Clay hurler du haut du mât, où probablement Gérard l'avait envoyé avec une longue-vue :

– On dirait une montagne de feu, lieutenant ; deux montagnes de feu, des volcans, lieutenant!...

Aussitôt Hornblower se représenta mentalement la carte marine qu'il avait si souvent étudiée dans l'intimité de sa cabine. Il y avait des volcans tout le long de cette côte ; la présence de deux volcans par bâbord avant n'était pas une indication certaine de la position du navire. Et pourtant – et pourtant – l'entrée du golfe de Fonseca serait indiscutablement marquée par deux volcans à bâbord. Il était très possible qu'il eût fait un atterrissage parfait, après onze semaines sans voir la terre ! Hornblower ne put rester assis plus longtemps. Il se leva de table, et se souvenant juste à temps qu'il devait marcher lentement et d'un air de complète indifférence, il monta sur le pont.

II

TERRE

Le gaillard d'arrière était encombré d'officiers ; les quatre lieutenants au complet : Crystal, l'officier des montres, Simmonds, de l'infanterie de marine, Ward, le commissaire aux vivres, et les aspirants de quart. Les manœuvres étaient pleines de gradés et de matelots, et toutes les longues-vues du bateau semblaient être en service. Hornblower se dit qu'un capitaine sévère, attaché à la discipline et de sang-froid, s'offusquerait de cette conduite parfaitement naturelle, et il s'en offusqua.

– Qu'est-ce que c'est ? fit-il d'un ton sec. Personne sur ce bateau n'a-t-il donc rien à faire ? Ward, je vous serais reconnaissant d'envoyer chercher le tonnelier et de prévoir avec lui le remplissage des tonneaux d'eau. Gérard, faites serrer les cacatois et les bonnettes.

Le bateau reprit son activité au bruit des sifflets, à la voix d'Harrison hurlant pour appeler tout le monde à la manœuvre des voiles, et aux ordres que Gérard lançait du gaillard d'arrière. Avec sa voilure réduite, la *Lydia* roulait légèrement sur la houle grand large.

– Il me semble que j'aperçois la fumée d'ici, maintenant, capitaine, dit Gérard, reparlant de la terre du ton de quelqu'un qui s'excuse.

Il tendit sa longue-vue et désigna un point du doigt. Bas sur l'horizon, Hornblower put voir dans la lunette quelque

chose de grisâtre sous une vapeur de nuage blanc, qui pouvait être de la fumée.

– Hum, hum, fit-il, suivant l’habitude qu’il s’était imposée d’employer cette interjection en guise de conversation.

Il se dirigea vers l’avant et commença d’escalader les haubans du mât de misaine du côté du vent. Il n’avait rien d’un athlète, et il éprouvait une certaine aversion pour ce genre d’exercice, mais il fallait le faire. Sentir fixés sur lui les yeux de tous ceux qui étaient oisifs le mettait mal à l’aise. À cause de tous ces regards, il se sentit obligé – bien que la lunette le gênât – de s’abstenir de passer par le trou de chat et de risquer, de l’extérieur, la difficile escalade jusqu’aux gambes de revers. Il ne put pas non plus s’arrêter pour souffler, puisqu’il avait sous ses ordres des aspirants qui, dans leurs parties de « suivez-moi, je vous emmène », couraient en se jouant de la cale à la pomme du cacatois.

Grimper ainsi, une main par-dessus l’autre, sans arrêt, jusqu’aux haubans du petit mât de perroquet, le mit à rude épreuve ; la respiration bruyante, il en atteignit le sommet et s’installa pour pointer le télescope aussi fixement que le lui permettaient sa poitrine haletante et sa soudaine nervosité. Clay était assis nonchalamment à califourchon sur le bout de vergue à cinq mètres de lui, mais Hornblower fit semblant de ne pas le voir. Le léger roulis du bateau lui imprimait un vaste mouvement circulaire qui l’entraînait successivement vers le haut, vers l’avant, sur le côté et vers le bas. Tout d’abord il ne put fixer les montagnes éloignées que d’une façon intermittente, mais au bout d’un moment, il lui fut possible de les observer sans trop d’interruptions. C’était un paysage étrange que le télescope lui révélait. Il y avait les sommets pointus de plusieurs volcans ; deux très hauts à bâbord et une multitude de plus petits, tant à tribord qu’à bâbord. Pendant qu’il regardait, il vit une bouffée de fumée sortir de l’un des pics – non du sommet, mais d’un trou sur

le côté – et monter paresseusement rejoindre le lambeau de nuage blanc suspendu au-dessus de lui. Outre ces cônes, il y avait une longue chaîne de montagnes, dont les premiers pics semblaient les contreforts; mais la chaîne elle-même paraissait formée d'une série de volcans anciens, tronqués et usés par les siècles. Cette partie de la côte avait dû être la forge de l'enfer, quand tous ces volcans s'étaient trouvés en éruption à la fois. La partie supérieure des pics et des montagnes était d'un gris chaud – un gris teinté de rose – et plus bas, il pouvait distinguer quelque chose qui ressemblait à des cataractes vertes, et qui devait être la végétation s'étendant le long des ravins, au flanc de la montagne. Hornblower nota les hauteurs et les positions relatives des volcans; il en dressa la carte dans son esprit et la compara avec la portion de carte marine qu'il avait également dans la tête. On ne pouvait mettre en doute leur similitude.

– Il m'a semblé voir des brisants à l'instant, capitaine, dit Clay.

Le regard d'Hornblower descendit du sommet des pics à leur base.

Il y avait là une épaisse ceinture verte, ininterrompue, sauf aux endroits où des volcans de moindre importance jaillissaient. Hornblower promena son télescope tout le long de cette ceinture, au bord même de l'horizon, d'un côté, puis de l'autre... Il crut voir un minuscule jet blanc, rechercha l'endroit, eut un moment de doute, puis le revit, tache blanche qui apparaissait et disparaissait sous son regard.

– Tout à fait exact. Ce sont assurément des brisants, dit-il – et il le regretta aussitôt.

Il n'avait pas besoin de répondre du tout à Clay. Sa réputation d'imperturbabilité en était diminuée d'autant.

La *Lydia* se dirigeait vers la côte avec une régularité constante. En baissant les yeux, Hornblower pouvait voir les formes curieusement raccourcies des hommes sur le gaillard

d'avant, à près de cinquante mètres sous lui ; et autour de la proue, un soupçon de lame d'étrave qui lui indiqua que le bateau devait filer quatre nœuds ou presque. Ils atteindraient le rivage bien avant la tombée de la nuit, d'autant que la brise fraîchirait à mesure que la journée s'avancerait. Il essaya de trouver une position un peu moins incommode et fixa de nouveau le rivage. À mesure que le temps s'écoulait, il pouvait voir d'autres brisants de chaque côté de l'endroit où il en avait vu d'abord. Ce devait être un point où la houle montante se brisait sur une paroi de roc verticale et lançait très haut son écume blanche. Sa conviction d'avoir fait un atterrissage parfait s'affirmait. De chaque côté des brisants s'étaient étalées deux nappes d'eau paisibles, l'une et l'autre surveillées par un volcan de dimension moyenne. Une vaste baie, une île au milieu de l'entrée flanquée de deux volcans... C'était exactement ainsi que le golfe de Fonseca apparaissait sur la carte, mais Hornblower avait douloureusement conscience qu'une erreur de navigation même légère de sa part aurait suffi à les amener à deux cents milles peut-être de l'endroit où il croyait être ; et il se rendait compte qu'une portion quelconque de cette côte littéralement jonchée de volcans devait beaucoup ressembler à telle autre. Il était même possible qu'une certaine disposition de la côte donnât l'illusion d'une baie et d'une île. En outre, il ne pouvait pas se fier à ses cartes. Elles avaient été établies d'après celles dont Anson s'était emparé dans ces eaux mêmes, voilà soixante ans, et chacun savait à quoi s'en tenir au sujet de ces cartes hispano-américaines ; et des cartes hispano-américaines revues par les dessinateurs – par les propres à rien – de l'Amirauté pouvaient très bien n'avoir aucune valeur.

Mais à mesure qu'il regardait, ses doutes peu à peu disparaissaient. La baie qui s'ouvrait devant lui était immense ; il ne pouvait y en avoir d'autres de la même dimension le long de cette côte qui eussent pu échapper à des cartographes,

même hispano-américains. Hornblower estima la largeur de l'entrée à plus de dix milles, en comprenant les îles. Plus loin, à l'intérieur de la baie, se dressait une grande île dont la forme était tout à fait dans le caractère du paysage : un cône aux pentes à pic sortant abruptement de l'eau. Il ne pouvait pas encore voir le fond de la baie, bien que le bateau en fût maintenant de dix milles plus proche qu'au moment où il en avait aperçu l'entrée pour la première fois.

– Clay, dit-il sans consentir à enlever son œil du télescope, vous pouvez descendre maintenant. Présentez mes compliments au lieutenant Gérard et priez-le de faire manger les hommes.

– Bien, capitaine, fit Clay.

Le repas avancé d'une demi-heure, tout le monde saurait à bord que quelque chose d'inhabituel était imminent. Sur les bateaux anglais, les officiers veillaient toujours à ce que les hommes eussent le ventre plein avant de leur demander un effort particulier.

Hornblower reprit son observation en haut du mât. Il ne pouvait maintenant y avoir le moindre doute ; la *Lydia* se dirigeait bien vers le golfe de Fonseca. Il avait accompli un exploit remarquable en matière de navigation, dont n'importe quel marin aurait eu le droit de s'enorgueillir, en amenant son bateau directement ici, après onze semaines sans venir en vue de la terre. Mais il n'en éprouvait pas d'exaltation. Il n'était pas dans la nature d'Hornblower d'éprouver du plaisir à accomplir des choses somme toute réalisables ; son ambition aspirait toujours à l'impossible : donner l'impression d'être un homme fort, silencieux, capable, imperméable à l'émotion.

Pour l'instant, il n'y avait pas le moindre signe de vie dans le golfe ; pas de bateaux, pas de fumée. Ce rivage dont il approchait – second Colomb – aurait pu être inhabité. Il avait encore une bonne heure devant lui avant que quoi que

ce soit pût être entrepris. Il referma son télescope, descendit sur le pont, et se dirigea avec une lenteur calculée vers le gaillard d'arrière.

Crystal et Gérard parlaient avec animation près de la lisse. De toute évidence, ils s'étaient écartés de façon à n'être pas entendus de l'homme de barre, et ils avaient éloigné le plus possible l'aspirant ; de toute évidence aussi, comme en témoignait le regard qu'ils lancèrent vers Hornblower à son approche, c'était de lui qu'ils parlaient. Il était tout naturel qu'ils fussent excités, car la *Lydia* était le premier vaisseau de guerre britannique qui eût atteint la côte Pacifique de l'Amérique espagnole depuis l'époque d'Anson. Ils étaient dans les eaux sillonnées par le célèbre galion d'Acapulco qui transportait un trésor d'un million de livres sterling à chacun de ses voyages annuels ; le long de cette côte passaient les caboteurs portant à Panama l'argent de Potosi. Il semblait que la fortune de tous les hommes du bord pût être assurée, si seulement ces fameux ordres secrets du capitaine le permettaient. Les intentions immédiates du capitaine avaient pour eux tous la plus grande importance.

– Envoyez un homme de confiance en haut du petit mât de perroquet avec une bonne lunette, Gérard.

Ce fut là tout ce que dit Hornblower en descendant l'escalier de sa cabine.

III

LES ORDRES

Polwheal, ayant apprêté le dîner du capitaine, attendait ce dernier dans la cabine. Hornblower se demanda un instant s'il était bien indiqué de manger du porc salé et gras à midi, sous les tropiques. Il n'avait nullement faim ; mais son désir de paraître un héros aux yeux de son steward l'emporta sur son manque d'appétit provoqué par l'énervement. Il s'assit et mangea rapidement pendant dix minutes, se contraignant à avaler, sans presque les mâcher, les bouchées désagréables. Polwheal surveillait chacun des mouvements du capitaine avec un intérêt éperdu. Sous ce regard avide, Hornblower se leva, et baissant la tête à cause du plafond bas, il traversa la pièce pour se rendre à la cabine où il dormait, et ouvrit son bureau.

– Polwheal ! appela-t-il.

– Capitaine, répondit le garçon, qui apparut immédiatement à la porte.

– Sortez ma plus belle tunique et mettez-y les nouvelles épauettes ; mon pantalon blanc, ma culotte, mes meilleurs bas de soie blancs et les souliers à boucles. Vous veillerez à ce que les boucles brillent ainsi que l'épée à poignée d'or.

– Bien capitaine, fit Polwheal.

De retour dans la cabine principale, Hornblower s'étendit sur le coffre placé sous la fenêtre de poupe et une fois de plus déplia les instructions secrètes de l'Amirauté. Il les

avait lues si souvent qu'il les connaissait presque par cœur ; mais la prudence commandait qu'il s'assurât d'en avoir bien compris chaque mot ; en toute conscience, elles étaient assez détaillées. Quelque employé du ministère de la Marine avait, en les rédigeant, donné libre cours à son imagination. Les dix premiers paragraphes traitaient du voyage jusqu'au moment présent : d'abord de la nécessité d'agir dans le plus grand secret de façon que l'Espagne ne se doutât point qu'une frégate anglaise s'approchait de ses possessions de la côte Pacifique.

En conséquence, on vous demande et on vous enjoint de venir en vue de la terre aussi rarement que possible pendant le voyage, et on vous interdit formellement par les présentes de venir en vue de terre dans le Pacifique jusqu'à l'arrivée à l'entrée du golfe de Fonseca.

Il avait suivi ces ordres à la lettre, quoiqu'il y eût bien peu de capitaines de la marine royale qui eussent su ou voulu accomplir pareille mission. Il avait amené son bateau ici depuis l'Angleterre sans apercevoir aucune terre, sauf un instant le cap Horn, et s'il avait laissé faire Crystal à propos de la route à suivre une semaine auparavant, le bateau s'en serait allé voguer en plein golfe de Panama, ruinant tout espoir de tenir la mission secrète.

Hornblower s'arracha à la question de savoir dans quelle mesure il convenait, arrivé dans ces eaux, de compenser la variation de la boussole et se contraignit à étudier les ordres. « On vous demande et on vous enjoint par les présentes » de former une alliance, aussitôt atteint le golfe de Fonseca, avec don Julian Alvarado, grand propriétaire dont les domaines s'étendent le long du rivage ouest de la baie. Don Julian, avec l'aide des Anglais, avait l'intention d'entrer en rébellion contre la monarchie espagnole. Hornblower devait lui remettre les

cinq cents fusils et leurs baïonnettes, les cinq cents cartouchières et le million de cartouches fournis à Portsmouth et il devait faire tout ce que lui dicterait son jugement pour assurer le succès de la révolte. S'il le pensait nécessaire, il pouvait offrir aux rebelles un ou plusieurs des canons du navire ; mais les cinquante mille guinées d'or qui lui étaient également confiées ne devaient être déboursées que si, sans leur secours, la rébellion devait échouer, et cela sous peine pour lui d'être traduit en conseil de guerre. Il devait aider les rebelles de tout son pouvoir ; il pouvait aller jusqu'à reconnaître la souveraineté de don Julian Alvarado sur tous les territoires que ce dernier pourrait conquérir, pourvu qu'en retour don Julian conclût des traités commerciaux avec Sa Majesté Britannique.

Cette allusion aux traités commerciaux avait apparemment inspiré le rédacteur du ministère ; car les dix paragraphes suivants examinaient en détail et dans un style pompeux la nécessité pressante d'ouvrir les possessions espagnoles au commerce britannique. Le baume, le bois de Campêche, la cochenille et l'or du Pérou n'attendaient que des marchandises d'échange pour être expédiées aux usines anglaises. D'excitation, la plume du rédacteur en avait fait des bavures en écrivant ces détails en belle ronde. On signalait en particulier une échancrure de la baie de Fonseca appelée, croyait-on, l'Estero Real, qui s'approchait tout près du lac intérieur de Managua que l'on supposait communiquer avec le lac Nicaragua ; or la rivière San Juan drainait les eaux de ce lac vers la mer des Caraïbes... On demandait et on enjoignait au capitaine Hornblower de faire tout son possible pour ouvrir au commerce britannique cette route à travers l'isthme et il devait guider dans cette direction les efforts de don Julian.

Ce n'était qu'une fois tout ceci accompli, et après le succès éventuel de la rébellion, que l'on permettrait au capitaine Hornblower d'attaquer les galions du Pacifique ; et encore,

il ne devait s'en prendre à aucun navire marchand, si, ce faisant, il risquait de mécontenter les populations susceptibles de regarder la rébellion avec faveur. On ajoutait, à titre de renseignement, que les Espagnols étaient supposés posséder dans ces eaux un navire à deux ponts, de cinquante canons – la *Natividad* –, chargé d'imposer en ces lieux l'autorité du roi d'Espagne. En conséquence, on demandait et on enjoignait au capitaine de « capturer, couler, brûler ou détruire » ce bâtiment à la première occasion. On lui ordonnait enfin d'entrer en rapport, dès qu'il en verrait la possibilité, avec le contre-amiral commandant la station des îles Sous-le-Vent, en vue de recevoir d'autres ordres.

Hornblower replia le papier crissant et se mit à méditer ; les ordres étaient ceux qu'un capitaine en mission spéciale pouvait s'attendre à recevoir : un mélange de choses juste possibles et d'autres absolument donquichottesques. Il n'y avait qu'un terrien pour donner ces ordres du préambule : parvenir au golfe de Fonseca sans venir en vue de la terre dans le Pacifique ; seule une suite de miracles – Hornblower ne croyait ni à la solidité de son jugement ni à ses qualités de marin – avait permis de les exécuter.

Fomenter une rébellion parmi les colonies espagnoles d'Amérique était depuis longtemps le rêve du gouvernement britannique – un rêve qui, pour les officiers chargés d'en faire une réalité, avait été un cauchemar. L'amiral Popham et l'amiral Sterling, le général Beresford et le général White-locke, avaient tous, pendant les trois années dernières, perdu en réputation et en honneur dans leurs efforts répétés pour provoquer une rébellion sur le fleuve Plate.

Les employés du ministère de la Marine, leurs cartes à petite échelle étalées devant eux, dépourvus d'expérience pratique, chérissaient depuis longtemps un autre rêve : ouvrir une voie d'accès au commerce britannique à travers l'isthme de Darien. Trente ans auparavant, Nelson lui-même, alors jeune

capitaine, avait failli perdre la vie alors qu'il commandait une expédition qui remontait cette même rivière San Juan qu'on ordonnait à Hornblower de reconnaître depuis sa source.

Et pour couronner le tout, il y avait cette allusion désinvolte à la présence d'un bâtiment ennemi de cinquante canons. C'était tout à fait caractéristique des procédés de l'Amirauté que d'envoyer si légèrement une frégate de trente-six canons attaquer un ennemi presque deux fois plus fort. La marine britannique avait remporté tant de succès dans des duels de bateau à bateau pendant ces dernières guerres, qu'on en venait désormais à escompter la victoire de ses navires quel que soit le handicap. Si par hasard la *Natividad* écrasait la *Lydia*, on n'accepterait aucune excuse. La carrière d'Hornblower serait brisée. Même si l'inévitable conseil de guerre ne l'accablait pas, on le laisserait languir à demi-solde pour le restant de ses jours. Qu'il ne réussît pas à s'emparer de la *Natividad*, ou à faire naître une révolte couronnée de succès, ou à ouvrir l'isthme au commerce, l'un quelconque de ces très probables échecs lui ferait perdre sa réputation et son emploi et l'obligerait, à son retour, à se présenter devant sa femme comme un homme inférieur à ses semblables.

Ayant contemplé ces sombres éventualités, Hornblower les rejeta avec un optimisme résolu. D'abord et avant tout, il lui fallait entrer en contact avec ce don Julian Alvarado, ce qui semblait à première vue présenter un certain intérêt et peu de difficultés. Plus tard, il y aurait les galions à capturer, des parts de prise à gagner. Il ne voulait pas se laisser aller à se faire du souci pour un avenir plus lointain encore. Il se leva du coffre avec effort et se dirigea à grands pas vers la cabine qui lui servait de chambre.

Dix minutes plus tard, il mettait le pied sur le pont ; il remarqua avec une joie sardonique que ses officiers essayaient sans succès de paraître ne pas prendre garde à sa tunique splendide, à ses épauettes, à ses bas de soie, à ses souliers

aux boucles de métal ouvragé, à son bicorne et à son épée à la poignée d'or. Il jeta un coup d'œil vers le rivage qui se rapprochait rapidement.

– Chacun à son poste ! Bush ! lança-t-il. Branle-bas de combat !

Le roulement du tambour mit le navire en fol émoi et la bordée se précipita sur le pont. Aiguillonné par les cris et les coups des seconds maîtres, l'équipage se lança dans la tâche : préparer le navire au combat. Les ponts furent arrosés d'eau de mer et recouverts de sable, les cloisons abattues ; les piquets d'incendie se placèrent aux pompes ; les mousses s'essoufflèrent à apporter des gargousses pour les canons ; à l'intérieur du navire, dans le poste des blessés, le cambusier, que l'on avait désigné pour faire fonction de chirurgien, mettait côte à côte les coffres des aspirants pour en faire une table d'opération.

– Nous allons charger les pièces et les mettre en batterie si vous voulez bien, Bush, dit Hornblower.

C'était là une sage précaution puisque le navire allait pénétrer, vent arrière, en plein territoire espagnol. Les servants enlevèrent les bridages des culasses, s'acharnèrent aux palans d'affût, pour amener les pièces en position, refoülèrent la poudre et les projectiles, baissèrent la gueule des canons, halèrent comme des fous sur les palans, ouvrirent les sabords et mirent en batterie.

– Branle-bas de combat terminé – dix minutes vingt et une secondes, capitaine, fit Bush comme les derniers grondements s'éteignaient.

Sur sa vie, il n'aurait pu dire encore si c'était là un exercice ou si c'était sérieux. Le laisser ainsi dans le doute satisfaisait la vanité d'Hornblower.

– Très bien, Bush. Envoyez un homme sérieux dans les porte-haubans du grand mât avec la sonde et préparez-vous à mouiller.

La brise de mer fraîchissait maintenant de minute en minute, et la vitesse de la *Lydia* augmentait régulièrement. Du gaillard d'arrière, Hornblower voyait de sa lunette tous les détails de l'entrée de la baie ainsi que le large chenal ouest, entre l'île de Conchaquita et la terre ferme ; la carte lui assurait que ce chenal avait une profondeur de vingt brasses pendant cinq milles. Mais on ne pouvait pas se fier à ces cartes espagnoles.

– Hé ! là-bas, quel fond avez-vous ? demanda Hornblower.

– Pas de fond avec cette ligne, capitaine.

– À combien de brasses êtes-vous ? Faites-lui passer la ligne de grande sonde.

– Bien, capitaine.

Un silence de mort s'abattit sur le navire ; on n'entendait plus que le chant de harpe du gréement et le babil de l'eau sous la poupe.

– Pas de fond à cent brasses, capitaine !...

Le rivage devait être bien escarpé dans ce cas, car ils étaient maintenant à moins de deux milles de la terre. Mais il était inutile de courir le risque de s'échouer avec toutes les voiles dehors.

– Serrez les basses voiles ! ordonna Hornblower, et vous, là-bas, continuez de sonder.

Avec les seules voiles de hune, la *Lydia* continua lentement sa route vers la terre. Bientôt un cri, parti des porte-haubans, annonça que le fond était atteint à cent brasses, et la profondeur diminua rapidement à chaque jet de la sonde. Hornblower aurait aimé connaître l'état de la marée – si par hasard il allait s'échouer, il vaudrait beaucoup mieux que ce fût sur le flux que sur le reflux – mais il n'y avait aucun moyen de calculer cela. Il grimpa à mi-chemin des haubans du mât d'artimon pour avoir une meilleure vue ; chacun sur le navire, à l'exception de l'homme de sonde, se tenait au

garde-à-vous dans le soleil aveuglant. Maintenant, ils étaient presque dans le goulet. Hornblower aperçut un morceau de bois à la dérive sur bâbord, et réglant sa lunette dessus, il vit qu'il se dirigeait vers l'intérieur de la baie. La mer montait, par conséquent ; de mieux en mieux !

– Neuf brasses ! psalmodia l'homme de sonde.

Et voilà pour la carte espagnole qui indiquait dix brasses.

– Huit brasses et demie.

Le chenal diminuait rapidement de profondeur. Il faudrait jeter l'ancre bientôt.

– Et huit et demie !

Encore bien assez de fond pour l'instant. Hornblower donna un ordre à l'homme de barre, et la *Lydia* fit un crochet sur tribord.

– Huit brasses et demie toujours !

– Bon.

La *Lydia* retrouva son équilibre.

– Sept brasses.

Hornblower scruta le chenal pour tenter de découvrir la ligne de plus grande profondeur.

– Sept brasses !

Sur un ordre du capitaine, la *Lydia* se rapprocha de l'autre rive. Calmement, Bush envoya les hommes dans les bras de vergue pour orienter les voiles conformément à la nouvelle route.

– Huit brasses et demie !

Cela était mieux.

– Neuf brasses !

De mieux en mieux ! La *Lydia* était à présent profondément engagée dans la baie, et Hornblower pouvait voir que la mer montait toujours. Ils continuèrent à glisser lentement sur l'eau transparente, au chant monotone du sondeur ; le cône abrupt de la montagne, au milieu de la baie, se rapprochait.

– Sept brasses trois quarts ! annonça l’homme de sonde.

– Est-ce que les ancres sont parées ? demanda Hornblower.

– Parées, capitaine.

– Sept brasses !

Il ne servait à rien de s’avancer davantage.

– Mouillez !

La chaîne rugit dans les écubiers tandis que les hommes de quart se précipitaient dans la mâture pour ferler les huniers ; et la *Lydia* évita au vent et à la marée pendant qu’Hornblower redescendait sur le gaillard d’arrière.

Bush le regarda en clignant des yeux, comme s’il était un faiseur de miracles. Sept semaines après avoir reconnu le cap Horn, Hornblower avait amené la *Lydia* directement à sa destination ; il était arrivé l’après-midi, avec la marée montante et la brise de mer pour le pousser dans la baie ; et s’il survenait un danger, la marée descendante et la brise de terre viendraient avec la nuit pour les en faire sortir ! Quelle était la part de chance dans tout cela et quelle était la part du calcul ? Bush ne pouvait le deviner ; mais comme l’opinion qu’il avait des qualités professionnelles de son capitaine était bien meilleure que celle qu’Hornblower avait de lui-même, il était porté à lui attribuer plus de mérite qu’il ne lui en était vraiment dû.

– Maintenez la bordée de quart aux postes de combat, Bush, dit Hornblower. Renvoyez la bordée qui n’est pas de service.

Le navire se trouvant à un mille de toute possibilité de danger, et prêt au combat, il n’y avait pas besoin de maintenir chaque homme à son poste. La frégate se mit à bourdonner joyeusement lorsque les hommes au repos vinrent garnir les lisses et regarder cette contrée aux roches grises et à la jungle verte. Hornblower cependant était perplexe, se demandant ce qu’il allait faire dans l’instant. L’exaltation

qu'il avait éprouvée à amener le bateau jusqu'à ce mouillage inconnu l'avait empêché de prévoir soigneusement la suite des opérations comme il avait l'habitude de le faire.

La décision fut imposée par un appel de la vigie.

– Holà du pont ! Un bateau quitte le rivage. Deux quarts sur l'arrière du travers tribord.

Un double point blanc s'avavançait vers eux ; avec son télescope, Hornblower vit qu'il s'agissait d'une barque portant deux voiles latines minuscules ; lorsqu'elle fut proche, il vit qu'elle était montée par une demi-douzaine d'hommes basanés portant de grands chapeaux de paille. La barque mit en panne à cinquante mètres ; quelqu'un se leva à l'arrière et cria, les mains en porte-voix. Il parlait espagnol.

– Est-ce là un bateau anglais ? demanda-t-il.

– Oui, montez à mon bord ! répondit Hornblower.

Deux années passées en Espagne comme prisonnier lui avaient donné l'occasion d'apprendre la langue ; il en était arrivé depuis longtemps à la conclusion que c'était uniquement à cause de cela qu'on l'avait choisi pour cette mission si spéciale.

La barque se rangea le long de la frégate ; l'homme qui avait parlé sauta légèrement sur l'échelle et grimpa sur le pont. Il s'arrêta à la coupée, et promenant son regard autour de lui avec une certaine curiosité, il remarqua l'extrême propreté des ponts et l'ordre rigoureux qui régnait partout. Il portait un gilet noir sans manches, tout flamboyant de broderies d'or, une chemise blanche, sale, et un pantalon également blanc et sale dont le bord déchiré s'arrêtait juste au-dessous du genou ; il était pieds nus ; la ceinture rouge qui lui entourait la taille soutenait deux pistolets et une épée courte et pesante. L'espagnol était visiblement sa langue maternelle ; pourtant il n'avait pas l'air d'un Espagnol ; ses cheveux noirs, qui lui tombaient sur les oreilles, étaient longs, raides et sans éclat ; on pouvait déceler une pointe de rose

dans son teint mat et une touche de jaune dans le blanc de ses yeux ; une longue et maigre moustache pendait sur sa lèvre supérieure. Son regard découvrit aussitôt Hornblower, resplendissant dans sa plus belle tunique et son bicorne, et il s'avança vers lui.

C'était parce qu'il prévoyait une rencontre de ce genre que le capitaine s'était mis en grande tenue, et il se félicitait maintenant de sa prévoyance.

– Vous êtes le capitaine, monsieur ? s'enquit le visiteur.

– Oui, capitaine Horatio Hornblower, commandant la frégate la *Lydia* de Sa Majesté Britannique, à votre service. Qui ai-je le plaisir de saluer ?

– Manuel Hernandez, lieutenant général d'El Supremo.

– El Supremo ? demanda Hornblower embarrassé.

Le nom était un peu délicat à traduire. Le « Tout-Puissant » était peut-être le terme qui s'en approchait le plus.

– Oui, El Supremo. Il y a quatre mois, six mois qu'on vous attend !

Hornblower réfléchit rapidement. Il n'osait pas dévoiler la raison de sa venue à une personne non autorisée ; mais le fait que cet homme sût qu'il était attendu semblait indiquer qu'il était membre de la conspiration d'Alvarado.

– Ce n'est pas à El Supremo que j'ai l'ordre de m'adresser, hasarda-t-il pour gagner du temps.

Hernandez eut un geste d'impatience.

– Notre maître El Supremo était connu des hommes jusqu'à ces temps derniers sous le nom de Son Excellence don Julian Maria de Jesus de Alvarado y Moctezuma, déclara-t-il.

– Ah ! fit Hornblower, c'est don Julian que je veux voir.

Hernandez était évidemment ennuyé d'entendre le nom de don Julian prononcé avec cette désinvolture.

– El Supremo, dit-il, appuyant sur le nom avec solennité, m'a envoyé vers vous pour que je vous amène en sa présence.

– Et où est-il ?

– Il est dans sa maison.

– Et où est sa maison ?

– Il suffit, je pense, capitaine, que vous sachiez qu’El Supremo réclame votre présence.

– Vous croyez ? Permettez-moi de vous apprendre, señor, que le capitaine d’un des vaisseaux de Sa Majesté Britannique n’a pas l’habitude d’être aux ordres de qui que ce soit. Vous pouvez si vous voulez aller dire cela à don Julian !

L’attitude d’Hornblower indiquait que l’entrevue était terminée. Hernandez lutta intérieurement ; mais la perspective de devoir affronter El Supremo sans avoir ramené le capitaine n’était pas séduisante.

– La maison est là, dit-il enfin de mauvaise grâce, en désignant du doigt un point au fond de la baie. Au flanc de la montagne. Nous devons pour y arriver traverser la ville qui est cachée derrière ce promontoire.

– Dans ce cas, je vais y aller. Excusez-moi un instant, général.

Hornblower se tourna vers Bush, lequel se tenait près d’eux avec sur le visage cet air mi-perplexe, mi-admiratif que l’on voit si souvent à un homme qui écoute un compatriote parler couramment dans une langue inconnue.

– Bush, dit-il, je vais à terre et j’espère revenir bientôt. Sinon, si je ne suis pas revenu à minuit, si je ne vous ai pas écrit, vous prendrez les mesures nécessaires pour assurer la sécurité du navire. Voici la clef de mon bureau. À minuit, vous lirez les instructions secrètes que le gouvernement m’a adressées, et vous agirez comme bon vous semblera. Tels sont mes ordres.

– Bien, capitaine, fit Bush – il y avait de l’anxiété sur son visage, et Hornblower comprit avec un frisson de plaisir que Bush était vraiment inquiet sur son sort. Croyez-vous que... est-il bien prudent d’aller seul à terre, capitaine ?

– Je ne sais pas, dit Hornblower avec une indifférence sincère. Je dois y aller, voilà tout.

– Nous vous ramènerons, capitaine, sain et sauf, si jamais ils veulent jouer aux petits soldats.

– Vous veillerez d’abord à la sécurité du navire, dit sèchement Hornblower, qui voyait déjà Bush à la tête d’un détachement important chercher maladroitement son chemin dans la jungle insalubre de l’Amérique centrale – puis, se tournant vers Hernandez : Je suis à vos ordres, señor.